

... être pris pour ... et/ou ... (se) prendre pour ...

« *E guji a chi un bel giorno si trovi bollato da una di queste parole che tutti ripetono. Per esempio: usurajo! Per esempio: pazzo!* »
Luigi Pirandello,
Uno, nessuno e centomila, (1909-)1926

Comme convenu pour notre prochain *deuxième jeudi*, en préparation de la venue de Jean Allouch en février à Montpellier, je suis reparti du premier de ses textes que nous travaillons : *Vous êtes au courant ? Il y a un transfert psychotique* [Littoral n°21, octobre 1986, p. 89-110], où il est écrit : « ... il s'agit du transfert et [...] le psychotique s'y inscrit exactement de la même façon que quiconque » [p. 89]. Je m'y attarde encorps.

Des re-con-naissances ne cessent d'insister. Re-co-n'être au risque d'être re-con-nu : nu, sans ombre possible, sans cachettes incertaines, sans forêt obscure. Défilement discontinu de pâles reflets de petites poupées dans les pupilles de l'autre, des autres. Se cacher est un plaisir, ne jamais y être un tant soit peu découvert, une catastrophe. Penser que l'on peut tout découvrir en est une autre.

Si les sorts n'en finissent pas d'être jetés, comment frayer les questions de *l'empreinte* ? Jean Allouch : « *Tout se passe bien plutôt comme si la prise d'empreinte avait eu lieu, mais à l'encre sympathique ; c'est ici le cas de la qualifier tel : c'est avec ça que le sujet va souffrir.* » [Ibid., p. 109].

L'impétrant Jacques-Marie Lacan publia dans sa thèse de médecine, sous couvert d'Aimée, des écrits de Marguerite Anzieu. Elle lui reprocha de l'y avoir *cas-éfiée*, et lui réclama sans cesse ses manuscrits. Être (reconnue) écrivaine parmi les écrivain.e.s ?

Être (reconnue) humaine parmi les humain.e.s ?

C'est en corps les *trois places* que Jean Allouch y décline autour de la question d'y être pris pour : « *Tenons donc ferme sur ce passif [elle est prise – pour Jeanne d'Arc en l'occurrence] au regard duquel la psychose se donne non comme une action mais vaut comme réaction. Cet "être pris pour" joue en chacun des phénomènes proprement psychotiques.* » [Ibid., p. 107] Cette assertion, à partir du moment où on l'accepte, ne met-elle pas, à elle seule, *pernéspy* à genou ?

« *Et malheur à celui qui, un beau jour, se trouve étiqueté d'un de ces mots que chacun répète : par exemple "usurier" ; par exemple "fou" !* », profère Luigi Pirandello dans son livre : *Un, personne et cent mille* [L'imaginaire, Gallimard, Paris, 2010, ©1930 pour la traduction de L. Servicen, p.148], dont Jacques Nassif nous dit dans son *livre des poupées qui parlent* [E.M.E., Bruxelles, 2012, p. 153], qu'il le considère comme « *le premier roman qui pourrait se lire comme une véritable psychanalyse* ».

Vincent Van Gogh voulait être *peintre parmi les peintres*. Theo, son marchand de tableaux de frère, n'en vendit jamais un seul de son aîné. Il lui versa, avant l'heure, une allocation adulte handicapé. De quoi trancher l'oreille de la bête, qu'en Arles l'homme coupe de coutumes après *la cinquo de la tarde*, puis, (pour ?), la donner à la belle, à la fille de joies, à celle qui avait su *bien* faire tourner, danser, la bête, dont la destinée chorégraphique première se résumait à la ligne droite, puis, (pour ?), la peindre encorps et encore et tenter sans jamais vraiment cesser de s'y susp(r)endre de s'y re-co-naître...

Comment ne pas prendre et se prendre pour ? Comment ne pas être pris dans les désespérances de nos espérances ? Comment n'attendre l'inespéré ? L'analyse freudienne ne peut se vouloir un angélisme. Elle n'y connaît que trop les risques d'y faire la bête. Entre *récusar le témoignage* et *codélirer avec lui*, comment *s'y prendre autrement avec la persécution* ? serait une des premières questions que j'aimerais poser à Jean Allouch.

Dans son article *Comment retraduire en question la réponse psychotique ?* [ERES, *figures de la psychanalyse*, 2002/1, n°6, pp. 61-69], que nous a fait passer Marie-Pierre Ancelet, Arlette Costecalde nous apporte ce début de réponse par sa question. Elle l'emprunte à Serge Leclair, lors de l'intervention de ce dernier au congrès sur les psychoses en 1955 : *À la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses ?*

Elle nous rappelle qu'André Green resta violemment sourd à cette proposition, aveuglé par « sa » doxa freudienne et ses points nodaux : « ... *conflit avec le moi et le ça dans la névrose, conflit entre le moi et la réalité dans la psychose, refoulement des instincts dans la névrose, refoulement de la réalité dans la psychose* » [p. 63].

Arlette Costecalde repart dans les textes mêmes de Freud, essentiellement deux de 1924. D'abord avec *Névrose et psychose* [in *Névrose, psychose et perversion*, PUF 1973], qui confirme la doxa auquel semblait être arrimé André Green, puis avec *La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose* [*Ibid.*], où Freud, tout à la rigueur éthique de sa recherche, comme le souligne Arlette Costecalde, commence par déplier ses points nodaux, avant, patatras, d'avancer :

« *Malheureusement, cela ne s'accorde pas du tout avec un fait dont nous pouvons tous faire l'expérience : c'est que toute névrose trouble d'une façon ou d'une autre le rapport du malade avec la réalité, qu'elle est pour lui un moyen de se retirer d'elle, et, dans ses formes graves, signifie directement une fuite hors de la vie réelle.* » [*Ibid.*, p. 299]

S'appuyant sur la suite du texte de Freud : « *Névrose et psychose se distinguent bien plus entre elles dans la première réaction, qui les introduit, que dans la tentative de réparation qui les suit* » [*Ibid.*, p. 301], Arlette Costecalde persiste dans la distinction entre les deux, et reli(s)ant Lacan, elle considère l'existence, dans la névrose, d'un *accroc dans le symbolique*, et dans la psychose, d'un *trou dans le symbolique*. Un accroc n'est-il pas déjà un trou, aussi petit soit-il et même si, certes, une certaine substance reste conservée, accrochée ?

Me revient cette phrase de François Balmès dans sa conférence donnée au GRP à Marseille en 2003, *Nom-du-Père et structure* [in *Structure, logique, aliénation*, Érès, Toulouse, 2011, p. 28] : « *Bien loin de devoir être pensé d'abord sur le mode de la carence symbolique, du défaut, la psychose montre le vrai de la structure, le vrai de l'humanité en proie au symbolique.* » François Balmès concluait sur « *le Eyhèh asher éhyèh pure énonciation du symbolique comme trou.* » [*Ibid.*, p. 29]

Être pris pour... et/ou (se) prendre pour... ne sont-ils pas consubstantiels au langage qui nous prend et nous torture ? et qui, sans cesser, et en un même temps, oppose, *oui/non*, – c'est la méprise et sa malédiction –, et ordonne, *bon/mauvais*, des histoires de *Bien* et de *Mal* – c'est le mépris et sa médisance. Que nous nous en défendions ou non, nous participons tous de cette folie des femmes et des hommes pris.es et torturé.e.s par le langage qui n'existe pas.

« ... *suspendre ainsi ces opinions sur ce qu'est un enfant/un adulte, un garçon/une fille, un homme/une femme [...] ne serait-ce pas le premier acte analytique ?* », nous demande Michèle Skierkowski dans le *Courrier des CCAF* de mars 2012 [n°2, p. 38]. Cette « suspension » ne serait-elle pas non seulement l'alpha de l'acte analytique, mais aussi son oméga ? Elle doit certes être présente dès le début, au moment de la rencontre, elle doit aussi perdurer les temps des séances, mais ne pourrions-nous pas la radicaliser aussi après et entre les séances ?

Que ce soit dans nos discussions autour de *pernépsy*, que ce soit dans celles autour de féminin/masculin, entrer dans ces forêts obscures, c'est accepter d'y perdre le côté droit, la voie droite. « ... *per una selva oscura / che la diritta via era smarrita* », toscanisait Dante *au milieu du chemin de notre vie*, c'est-à-dire au début de la *Divine comédie*.

Toute la difficulté réside à tenter de penser, c'est-aussi-à-dire de panser, la continuité des discontinuités apparentes ou raisonnantes, c'est-aussi-à-dire langagières et leurs illusives facilités. Cela nous contraint à traduire, à trahir, avec Françoise Wilder [*Ce que les femmes psychanalystes ont fait à la psychanalyse*, Le courrier des CCAF, octobre 2009, p. 14] le slash, celui du continu/discontinu

par exemple, ou celui qu'on interpose entre perversions, névroses et psychoses, voire même entre féminin et masculin, en lui « *appliqu[ant] [...] la fonction que lui ajoute Linda Hart : celle du avec et non du contre, qui s'ajoute à sa fonction d'effacement d'un terme unique : "lorsque Lacan écrit barre oblique sur La femme, écrivant là son fondement non ontologique, "Elle" n'a pas de référent dans la réalité mais seulement une existence fantasmatique dans l'imaginaire masculin."* (Linda Hart, *Entre corps et chair*, EPEL, 2003, p. 137). »

Nous (re)trouverions la différence loin en amont du langage humain que chante Pascal Quignard, ou celle que Michèle Montrelay cherche avec un petit a chez Derrida, ou même avec Lacan : une différance qui participe au présent. Celle d'altérités qui ne s'opposent à rien, qui ne se reconnaissent jamais, qui se distinguent, qui se différencient partout, sans cesse, sans dessein...

C'est bien là que résident toutes les difficultés d'une élaboration théorique qui doit cesser de penser par oppositions, tout en utilisant pour ce faire le langage qui n'en finit pas d'en créer. Or nous ne pouvons nous passer d'élaborations théoriques, du moins de leurs mises en œuvre, plus sans doute que d'œuvres elles-mêmes.

Cette épineuse question, Michèle Skierkowski la soulève dans son texte, *Il était une fois... comment transmettre la psychanalyse*, : « *Notre rapport au savoir analytique est marqué d'un certain embarras : d'un côté, nous tenons que chaque cure doit s'aborder sans préjuger de ce qui pourra en advenir, sans catégorie qui nous ferait prévoir à l'avance les coups de la partie qui s'annonce ou viendrait ranger celui ou celle qui nous convoque dans cette expérience à l'enseigne de "Pernépsy". Mais d'un autre côté, comment se passer de toute élaboration théorique ?* » [Le Courrier des CCAF, n°4, octobre 2012, p. 30]

Sans élaboration théorique, la psychanalyse se réduit bien vite à une pratique de guérisseurs. Je respecte les guérisseurs. Ils sont pour la plupart respectables. Ma mère arrêta le feu. Elle en est, aussi, sans doute, morte. L'arrivée massive des brûlures radiothérapeutiques dans le traitement des cancers a fini de littéralement la consumer. Surtout quand ce furent celles de proches...

Si Freud s'est aussi fortement, aussi constamment, accroché à l'importance d'une élaboration « scientifique », *conformant* ainsi, dans la dernière de ses *nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1932), celle-ci à la conception *du monde* (die Weltanschauung) de la science, et même s'il y constatait bien vite les manques et les limites de cette dernière, *trop imparfaite encore*, c'est, il me semble, qu'au-delà de son vif attrait d'un label scientifique dans l'esprit des Lumières face aux obscurantismes, il avait peut-être compris l'intérêt des pas-de-côté que nous offre l'élaboration théorique face à ce réel de la vie, et donc de la mort, qui ne cesse pas de ne pas cesser, et qui n'est pas sans danger pour notre intégrité physique même. L'autre danger étant bien sûr de s'y enfermer dans l'illusion mortifère d'une sacro-sainte vérité doctrinale, dogmatique.

Le pas-de-côté "élaborateur" est, il me semble, à double détente : il permet d'abord de (se) décaler personnellement en intellectualisant, en y *sublimant* quelque affect, puis, il permet collectivement de partager, autant que ce faire se puisse, avec *quelques autres* le poids de ce que nous recevons, et dont nous nous chargeons, lorsque nous écoutons. Il en devient ainsi, aussi, actif au moment même où nous écoutons. De même, *notre* analyse et nos *contrôles* nous aident quelque peu à sortir du duel de l'intersubjectif pour se laisser aller à laisser passer du transsubjectif. En arrêtant le feu radiothérapeutique, ma mère n'avait pas l'opportunité de tels pas-de-côté. Le feu lui aurait lentement, mais sûrement, consumé ses racines : PPR, *pseudo-polyarthrite rhizomélisque*, a diagnostiqué la faculté... Tout fut dans le *pseudo, credo*. Comment continuer sans jamais vraiment cesser de nous poser des questions que nous ne transformerions pas trop vite en réponses ?

Pour tenter de ne pas en finir d'élaborer, ferons-nous du passé table rase, ou plutôt, nous risquerons-nous à essayer de *le dépasser*, ou mieux, de *le faire passer*, à la manière dont évoluent les sciences physiques : qu'il y ait ou pas *du* neutrino pour aller plus vite que la lumière ne remet pas pour autant en cause la vitesse même de la lumière ?

Dans son intervention, *Horizontalités du sexe*, proposée le 19 janvier 2002, à l'hôpital Sainte-Anne, à l'invitation du Cercle Freudien et d'Espace analytique, Jean Allouch concluait : « *Notre beau tableau clinique à double entrée, névrose, psychose, perversion, avec, chacune son mécanisme, Verwerfung, Verdrängung, Verleugnung, nous est-il bien utile ? Je crois, je dis que non, que donc la coupure de la psychanalyse d'avec la médecine est aujourd'hui à radicaliser comme jamais. Certes, bien des énoncés psychanalytiques vont ainsi être rendus largement caducs. Ceci correspond au prix que nous devons payer pour que la psychanalyse redevienne ce qu'elle était : une pratique parasitaire.* » [<http://www.jeanallouch.com/rubrique/8/articles.html>, p. 17] Devrons-nous jeter le bébé avec l'eau du bain, ou garderons-nous les mécanismes ? Forclusion, refoulement et déni ne seraient-ils pas toujours autant d'actualité, qu'il me le semblerait ?

Dans sa participation, *Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d'autre ?* [<http://www.jeanallouch.com/rubrique/4/interventions.html>], le dimanche 23 septembre 2012, lors du troisième congrès d'Espace analytique, à la table ronde intitulée *Clinique de la modernité*, Jean Allouch propose à partir du fragment 64 d'Héraclite [τα δε πάντα οικιζει κεραυνος, *ta de panta oiakizei keraunos : les tous, gouverne la foudre*] de traduire *ta panta*, par *les divers*, plutôt que par un *univers* aussi totalisant qu'illusoire : « *L'éclair révèle les tous, et donc qu'il n'y a pas d'univers, alors que, ajoute Lacan, l'on est "par notre position subjective", "obligés de penser le monde comme univers".* » [p. 6] Jean Allouch y poursuit l'exégèse qu'avait proposée Lacan au congrès de La Grande Motte, *Sur la passe*, le samedi après-midi 3 novembre 1973 : « *... τα δε πάντα, cette énonciation même, procède d'une idée véritablement principielle de l'hétérogénéité entre les choses, disons, pour ne rien dire de plus.* » [<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php>, p. 1477]

Je ne peux qu'acquiescer à cette traduction/trahison. Chacun a sa chose avec lui se mouvant, et c'est au mieux à elle que nous aurions quelque accès, comme le souligne Jean Allouch. Le sujet n'y apparaîtrait sans jamais cesser que d'y disparaître dessous. « *Pour quelle raison Lacan a-t-il parlé non pas tant de Freud que de la chose freudienne ? Pourquoi, chez lui comme chez Heidegger, cette problématique de "la chose" qui l'a conduit jusqu'à dénicher das Ding dans Freud ? Réponse : on s'éloigne moins du divers en convoquant la chose freudienne qu'en en appelant à Freud. Ce n'était pas tant Freud qui parlait qu'une certaine chose elle-même parlante, la chose par Lacan dite "freudienne".* » [*Dépathologisations...*, op. cité, p. 6] Quid de la chose lacanienne ?

Les divers compliquent les tentatives d'élaboration théorique, et leur tendance à systématiser, pour ne pas dire à totaliser. Devrions-nous alors, par exemple, écrire des monographies d'un autre style ? Comment écrire, en des mêmes mouvements, pour que ce soit dit *en passant*, d'une analyse et de « mon » analyse ?... Devrions-nous glaner encorps et toujours, quelques récits de voyage dans ces eaux-là ? Des histoires de vieux et de jeunes caméléons amphiboles, funambules et somnambules ?

Mieux comment tenter de ne jamais vraiment cesser d'écrire, décrire, une clinique analytique dynamique du transfert ? Rester figés dans *pernépsy*, c'est accepter d'autoriser certains, trop certains, et parfois nous-mêmes, pour ne pas dire moi-même, à préférer des aberrations et des horreurs, aussi indignes que celles entendues lors de la controverse de Valladolid, du style : les dits psychotiques ne peuvent pas avoir d'humour, ni même de relation amoureuse (sic). Je me rappelle toujours ce que répondait en substance Michel Ribstein, quand on lui parlait de « rééduquer » les psychotiques : ce ne sont pas des amputés d'une jambe à qui il faudrait apprendre à se servir de béquilles, parfois ils ont les deux... De même, les dits "névrosés", les claudiquants, peuvent par moments cesser de boiter, ou même perdre aussi une jambe en chemin qu'ils retrouvent au tournant...

Comment alors repérer, au cours et au décours des séances, parfois dans une même séance, et si possible pas du seul fait de notre seule intuition clinique, les moments où ceux que nous recevons n'ont qu'une jambe, et ceux où ils ont les deux ? Dans *Soit dit en passant* [Le Courrier des CAFF, janvier 2012, n°1, p. 35], j'avais ce début de réponse toujours dans la dynamique transférentielle :

« Dans les reconstructions de mes récits de voyages sur le divan de mon analyste, les patients, qu'il me semble y être venus s'y associer le plus librement, furent essentiellement des psychosés. C'est souvent avec eux, grâce à eux, par eux, qu'a pu se mettre au travail une autre angoisse, différante, au-delà et/ou en deçà, de la seule pressante et oppressante de la névrose, l'angoisse d'une franche et totale dissolution, de toutes les fictions qui avaient semblé pouvoir tenir le cou jusque-là. À un bout, je parlerai de tension(s), de dureté(s), même si l'on peut s'y évanouir ; à l'autre, je suis tout simplement aspiré. Baudelaire chantait Pascal et son gouffre avec lui se mouvant... C'est de la poésie la plus proche de ce que je ressens dans le transfert d'angoisse, que pour plus de clarté, et donc moins de relief, je qualifierai de psychotique. »

Dans son article de 1986 [*Vous êtes au courant...*, op. cité], Jean Allouch nous en offre un autre, moins intuitif, il me semble, quand il différencie deux postures dans le transfert : *transférer* et *poser transférentiellement*. Il range la première du côté des "névrosés", et la seconde du côté des "psychotiques" et des analystes. « Cette formule conjoint, en un court-circuit, la mise au jour du transfert chez Freud et un énoncé repris de la lecture lacanienne de Schreber. » [*Ibid.*, p. 90]

Aux moments, et seulement à ces moments-là, où celle ou celui, que nous recevons, pose transférentiellement, alors nous devons nous « interdi[re] systématiquement toute interprétation au sens du jeu sur l'équivoque signifiante » [*Ibid.*, p. 100], et « la folie à deux, [où] le partenaire est celui qui dit qu'en son témoignage le fou dit vrai. » [*Ibid.*, p. 99] En ces temps-là, Jean Allouch conservait du « systématiquement ».

Tenter de repérer, lorsque notre client pose transférentiellement, est une des voies d'élaboration que nous avons, il me semble, à frayer. Jean Allouch précise que ce serait : « ...lorsqu'il nous fait le cadeau et l'honneur de nous prendre à témoin de son témoignage, nous demandant, ce faisant, d'en entériner la validité mais d'un lieu d'où il est exclu que nous puissions le faire. » [*Ibid.*, p. 101] Poser transférentiellement serait donc prendre l'autre à témoin de son témoignage, où le témoin, qu'il est lui-même, est à écrire « t'es moins afin d'entendre ce que comporte immanquablement d'atteinte narcissique sa posture » [*Ibid.*, p. 100].

Si l'on poursuit la métaphore dans le transfert, en posant transférentiellement, l'analyste prendrait l'autre à témoin de son témoignage de « t'es (rien de) moins qu'une petite merde », que lui aurait appris sa propre analyse, aussi bien terminée qu'interminable...

En guise de conclusion, je ne résiste pas, pour enrichir notre débat, à vous faire passer la citation de Freud que Jean Allouch a mis en exergue de son texte : *Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d'autre ?* [op. cité]. Elle est d'une telle évidence, qu'elle m'en est restée longtemps aveuglante :

« Le névrosé malade est pour nous un homme dans le conflit duquel nous ne pouvons arriver à voir clair dès lors qu'il l'apporte déjà constitué. Inversement, si nous connaissons ce conflit, nous oublions qu'il est un malade, tout comme lui, quand il a connaissance de ce conflit, cesse lui-même d'être un malade. » [*Personnages psychopathiques à la scène, Œuvres complètes*, vol. VI, Paris, PUF, 2006, p. 326]

À ses manières, Fernand Deligny nous avertissait : « Si tu joues au policier, ils joueront aux bandits. Si tu joues au bon Dieu, ils joueront aux diables. Si tu joues au geôlier, ils joueront les prisonniers. Si tu es toi-même, ils seront bien embêtés. » [*Graine de Crapule, Conseils aux éducateurs qui voudraient la cultiver*, 1945]

Si tu joues au docteur... voire pire à l'analyste...

Comment s'y retrouver soi-même, sans trop s'y sous mettre de croire s'y maître ?

Être pris pour, et en premier par, pour, soi-même, soi et le même.

Se prendre, se méprendre, s'éprendre, et se pendre...

Luc Diaz *faciebat*,

Castelnau,
le mercredi 12 décembre 2012.